LE DEVOIR

Premières Nations

PRÉSENCE AUTOCHTONE

MANIKASHUNA

La grande fête autochtone est de retour place Émilie-Gamelin, et ce jusqu'au 21 juin prochain

Page 3

BAIE JAMES

Les Cris sont des partenaires à part entière dans l'aménagement hydroélectrique de la Eastmain

Page 6

Pays et paysages en héritage

Il y en a un à Montréal, sur la rue Sherbrooke, adjacent au Musée McCord. Un autre se retrouve sur le site de l'ambassade du Canada à Washington. Et ces «chasseurs en pierre» ne sont pas les seuls à avoir quitté les territoires du Grand Nord pour devenir autant de statues-signaux au pays de l'homme blanc. Les *Inukshuk*, pour reprendre le mot que l'Inuit utilise pour nommer ces constructions qu'il érige comme autant de repères sur son territoire, ont ainsi depuis 15 ans représenté sur les places publiques la sculpture issue d'un mode de vie autochtone.

Ces sculptures contrastaient déjà avec la perception traditionnelle d'une statuaire qui confondait l'art inuit avec des petites pièces où l'ours, le chasseur, la mère et l'enfant étaient les thèmes majoritairement retenus. Tous ces objets façonnés dans la saponite constituaient le corpus de ce qui fut longtemps désigné comme de l'art «esquimau». En guise de pendant à ces formes, et partageant le même imaginaire, témoin d'une mythologie commune, une œuvre graphique abondante a démontré la vitalité d'un art où l'espace et la forme s'assemblent dans des compositions uniques.

Au Sud, les créations artistiques des Premières Nations étaient classées dans une autre catégorie: ce que les kiosques divers proposent encore est désigné comme étant de l'artisanat et, souvent, le mérite de ces productions n'a pas encore été reconnu.

Temps nouveaux

Une nouvelle réalité toutefois s'impose. Qui voit aujourd'hui les sculptures d'un Mattuisi Iyaituk, qui fréquente les tableaux, gravures et assemblages des Virginia Pésémapeo Bordeleau, Christine Sioui Wawanoloath ou d'un Jacques Néwashish constate que les pratiques contemporaines ont transformé les images traditionnelles.

En fait, un art naît dont l'origine des créateurs, plus que la nature de la production, indique qu'il s'agit d'un travail autochtone. Ainsi, les films d'un Chris Eyre, cinéaste d'origine cheyenne-arapaho mais de formation américaine, traitent de problèmes locaux, mais avec une volonté de démontrer l'existence d'un cinéma amérindien qui soit comparable à toutes les autres cinématographies. Aussi, la soprano Minda Forcier et la violoncelliste Tara-Louise Montour se joindront à l'Orchestre métropolitain du Grand Montréal pour clore le 21 juin la Journée nationale des autochtones dans un concert, *Destins croisés*, où Dvorák sera à l'honneur!

Neuve réalité

Un autre art émerge donc. Cela se produit au moment où le monde autochtone se transforme.

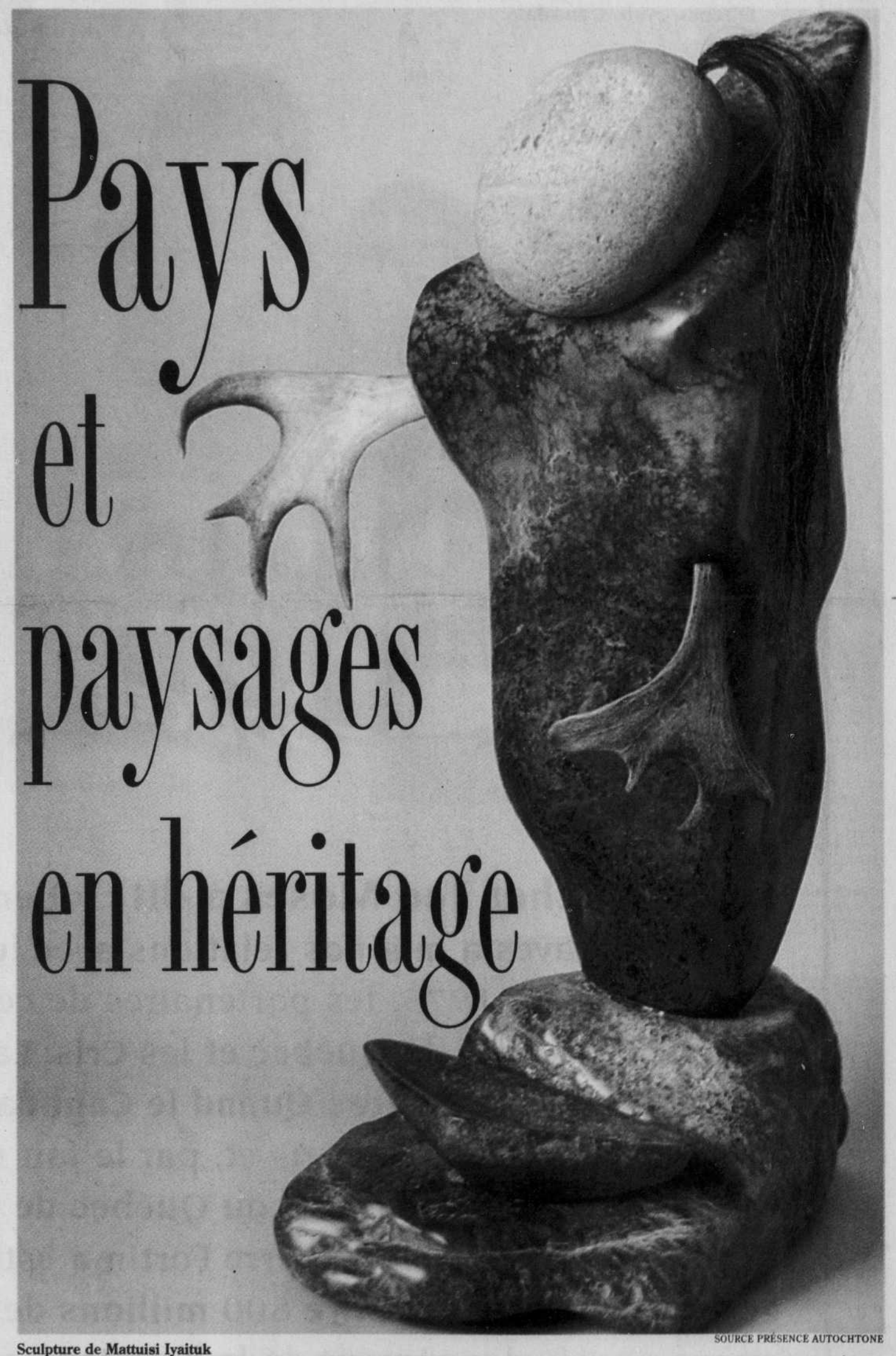
Il y a plus de deux ans, la «Paix des braves» fut un moment fort dans l'histoire québécoise contemporaine. Elle survenait après l'émergence du Nunavut, nouveau territoire autochtone dont la superficie dépasse celle du Québec et qu'un Paul Okalik administre en tant que premier ministre depuis plus de quatre ans. Autre signe des temps, et réalisation remarquée, les Cris sont des partenaires à part entière dans les projets que mène la Société de développement de la Baie James, notamment pour la construction des barrages sur la rivière Eastmain. Quant au Nunavik, la portion inuite du Grand Nord québécois, son développement est assuré depuis 1997 par la Société Makivik.

«On bâtit à partir de nos domaines d'expertise respectifs afin de nous entraider»

On ne parle donc plus de «réserves» mais de communautés, avec leurs problèmes propres et, comme on le constate à Kahnesetake, avec des solutions originales à trouver. Les autochtones se prennent en charge. Les priorités sont établies eu égard à une situation particulière où, pour des populations fort jeunes, le chômage sévit, l'alcoolisme est un problème, le système d'éducation est à consolider et certaines infrastructures manquent. Devant ce défi, un Paul Okalik demeure confiant et fait appel à tous les gens du «Nord» pour inventer ces pays autochtones: *«On bâtit à partir de nos domaines d'expertise respectifs afin de nous entraider. À long terme, ça peut servir à régler nos problèmes.»*

Pour mieux comprendre ce qui se passe ailleurs, jusqu'au 21 juin, à Montréal, ceux du «Sud» pourront sur place se mettre en contact direct avec les réalisations artistiques des citoyens des Premières Nations. Car, à partir d'aujourd'hui, le festival Présence autochtone les attend à la place Émilie-Gamelin.

Normand Thériault



Sculpture de Mattuisi Iyaituk

SOURCE PRÉSENCE AUTOCHTONE

SPECTACLES
Destins croisés
Blues, Blanc, Rouge
Page 3

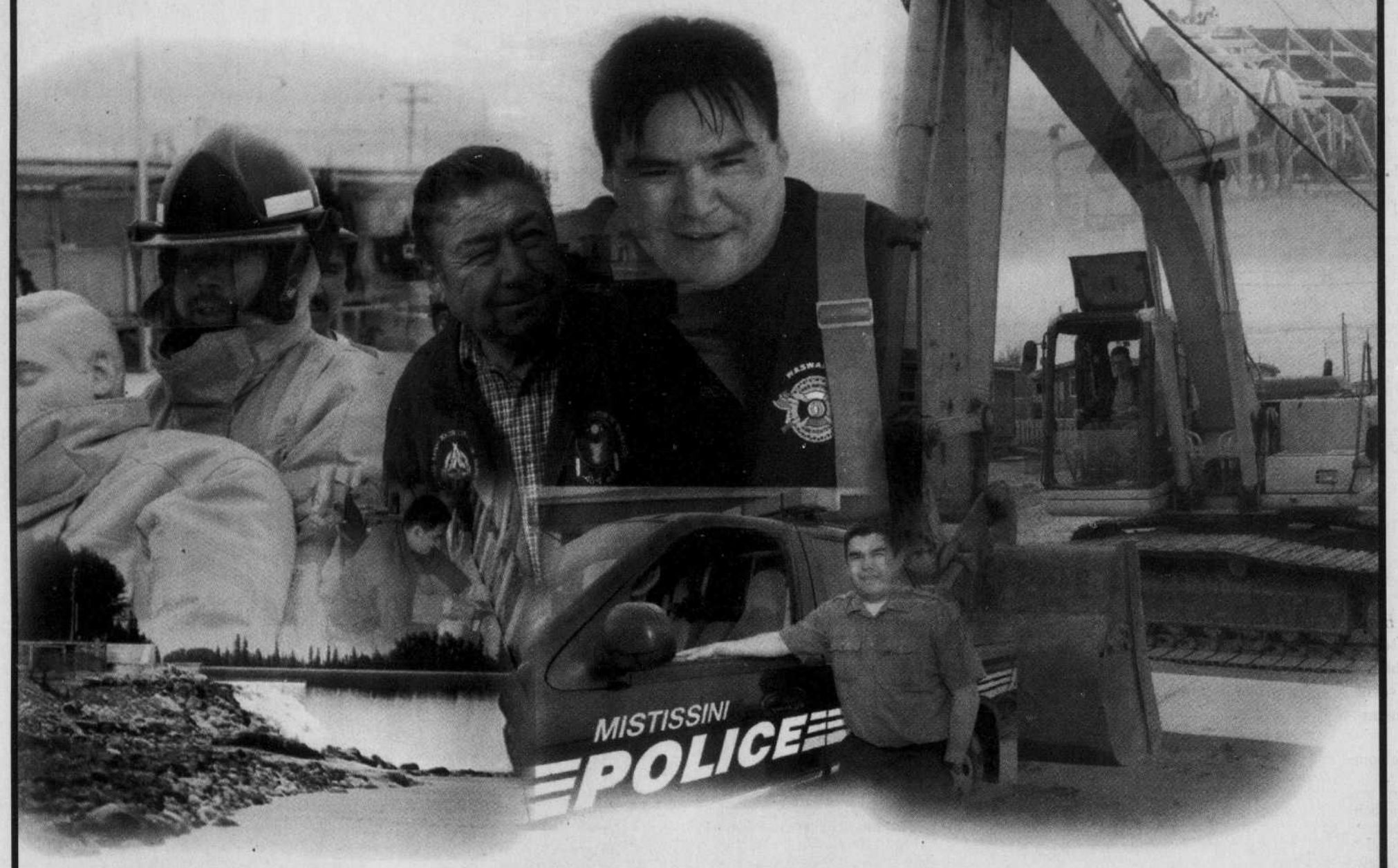
ART
Niwaskw et mythologies
ANIMATION
Kahnesatake
Page 4

CINÉMA
Images amérindiennes
Wapikoni mobile
Page 5

DÉVELOPPEMENT
Nunavut
Nunavik
Page 7

Qu'est-ce le projet de développement de la communauté crie de la baie James?

- **C'est un projet favorisant la stabilité de l'économie régionale pour que la nation crie et les résidents de la baie James puissent échafauder des projets d'avenir ensemble.**
- **C'est un projet de collaboration des cultures crie et québécoise en faveur des chances d'avenir de leurs collectivités et de leurs familles.**
- **C'est un projet émancipateur visant à donner des occasions d'emploi égales à tous les résidents du territoire.**
- **C'est un projet qui cherche à protéger le patrimoine naturel pour les générations actuelles et futures.**
- **Par-dessus tout, c'est un projet à long terme pour tous les résidents de la région qui contribue aussi à l'économie du Québec et du Canada.**



Le grand chef Ted Moses a dit : « L'entente de la Paix des braves a mis nos relations avec le Québec sur la bonne voie. En 1975, les partenaires de cette initiative étaient le Canada, le Québec et les Cris. La question est aujourd'hui la suivante : Quand le Canada tiendra-t-il sa promesse envers les Cris et, par le fait même, envers le Québec, de régler le sort du Québec de la baie James? L'économiste québécois Pierre Fortin a estimé que le gouvernement fédéral tire 800 millions de dollars par année du développement de la baie James, et ce chiffre augmente continuellement.

Quand le Canada respectera-t-il son engagement de soutenir pleinement le projet de développement cris de la baie James, comme il l'a promis en 1975? »

Grand Conseil des Cris
(Eeyou Istchee)

Destins croisés

Appel à la fusion

Un parcours en musique entre les cultures occidentale et amérindienne

Cette année, dans le cadre du festival Présence autochtone, la musique classique sera à l'honneur. En effet, c'est avec la participation de l'Orchestre métropolitain du Grand Montréal, sous la direction de Yannick Nézet-Seguin, que sera présenté en clôture du festival le concert *Destins croisés* au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts le 21 juin à 20h, marquant du même coup le Jour national des peuples autochtones.

PIERRE VALLÉE

«*C'est une première pour nous,* explique André Dudemaine, organisateur de l'événement. *Nous avons déjà eu des prestations individuelles de musique classique, mais jamais tout un concert.*» Empruntant à la fois au répertoire classique européen, au répertoire canadien plus contemporain et même au répertoire autochtone, *Destins croisés*, comme son nom l'indique, cherche à illustrer le parcours croisé des cultures blanches et amérindiennes. «*C'est un concert où l'on met de l'avant l'hybridité et qui se veut un appel à la fusion.*»

Parmi les œuvres au programme, il y a la *Symphonie du Nouveau Monde* d'Anton Dvorák, dont on pourra entendre les 2e et 3e mouvements. Anton Dvorák, reconnu pour son intérêt pour les musiques slaves de sa Tchécoslovaquie natale, a composé cette œuvre en 1893 alors qu'il dirigeait le Conservatoire de musique de New York.

«*On sait que Dvorák s'intéressait aux musiques américaines. Des élèves noirs lui auraient fait connaître la musique noire américaine.*» On pense aussi qu'il aurait pu s'initier aux chants autochtones en assistant aux représentations du cirque de Wild Bill Hickok. Il aurait aussi été grandement impressionné par le poème *Song of Hiawatha* de Longfellow. «*Mais le lien musical demeure très lointain. Chez Dvorák, c'est la recherche de dialogue qui compte.*»

Montour et Forcier

La présence autochtone au concert est assurée d'abord par des chants traditionnels qu'interpréteront Bob Bourdon et Kontirennotatie, un chœur de femmes de la maison longue, mais aussi par les musiciens classiques d'origine autochtone que sont Tara-Louise Montour et Minda Forcier.

Minda Forcier, jeune soprano atikamekw, interprétera une pièce spécialement commandée au compositeur Yves Lapierre et s'inspirant du poème *Je suis née* de la poétesse innue Rita Mestokosho. Quant à la violoniste mohawk Tara-Louise Montour, elle interprétera *Farewell to the Warriors* de Régent Levasseur, une pièce qu'elle a commandée il y a cinq ans et qu'elle a eu l'occasion de jouer en récital sur plusieurs scènes canadiennes et américaines. La pièce, construite à la manière d'un concerto, est une suite de variations sur un chant ojibway que chantaient les femmes lors du départ des hommes pour la guerre. «*On ne peut pas trouver plus authentique puisqu'on s'est appuyé sur un enregistrement sur cylindre de cire de ce chant.*»

Née à Kahnawake mais adoptée tout petit bébé et élevée à Montréal, Tara-Louise Montour doit son amour de la musique à sa mère adoptive, qui fut longtemps danseuse de ballet classique. «*Ma mère me faisait écouter de la musique en m'indiquant le nom des différents instruments. Ça c'est le piano, ça c'est la flûte. Et toute petite, quand j'entendais le violon, je disais: maman, écoute, c'est moi, c'est moi!*»

Elle prend ses premiers cours de violon à deux ans et demi, enfile le Conservatoire de musique puis obtient un baccalauréat et une maîtrise en musique respectivement à l'université McGill et à l'université de Chicago. Elle a suivi de nombreuses classes de maître et poursuit présentement une carrière de soliste invitée. «*J'aime beaucoup le répertoire classique,* avoue-t-elle, *mais je cherche à me bâtir un répertoire personnel et spécialisé qui reflète ma culture amérindienne avec des pièces musicales qui font le lien entre les arts classiques et mes racines mohawk. J'attends cet été une nouvelle pièce que j'ai commandée au compositeur Malcolm Forsight.*»

Sa culture amérindienne, Tara-Louise Montour la porte en elle depuis toujours puisque sa mère n'a jamais cherché à la déraciner de sa culture d'origine. Fière de sa culture amérindienne, élevée à Montréal, amoureuse de la musique classique, Tara-Louise Montour en connaît un rayon sur la mixité culturelle. «*En plus,* rajoute-t-elle, *ma mère est italienne!*»

Deux autres œuvres figurent au programme de la soirée. On pourra entendre *Micmac Lullaby* du compositeur canadien Scott McMillan, qui s'inspire d'une berceuse micmac recueillie sur le terrain. On pourra aussi entendre *Algonquin Symphony* du compositeur canadien Murray Adaskin.

Selon André Dudemaine, le concert *Destins croisés* proposera aux spectateurs un parcours musical original allant de la musique classique européenne aux chants traditionnels amérindiens en passant par des œuvres contemporaines s'inspirant plus étroitement de la culture autochtone.

Blues, Blanc, Rouge

Desjardins le rassembleur

***Blues, Blanc, Rouge*. Le titre du spectacle dit tout. Des musiciens et musiciennes, d'origines blanche et autochtone, réunis sur une même scène avec un projet commun: faire de la bonne musique.**

De la bonne musique, il y en aura le 19 juin au Lion d'or où se produiront en soirée l'ensemble Forestare, le duo Taima, Brian André et Gilles Sioui ainsi que Richard Desjardins et les musiciens de l'album *Kanasuta*. La présence de Desjardins dans un spectacle où l'on célèbre la culture autochtone va de soi. «*Le spectacle est en quelque sorte centré autour de Richard puisque c'est lui qui assume le rôle de rassembleur*», explique Normand Guilbault, contrebassiste et membre du groupe formé pour les besoins du disque et de la tournée *Kanasuta* et, comme il le dit lui-même, «*le chef d'orchestre de la soirée*».

Le spectacle débutera par la prestation de Richard Desjardins et ses musiciens. Outre Normand Guilbault à la contrebasse, le groupe comprend Marie-Soleil Bélanger au violon, Claude Fradette aux guitares et Didier Dumoutier à l'accordéon. Ils interpréteront la pièce éponyme *Kanasuta* ainsi que *Le Saumon* et *La Maison est ouverte*.

Ensuite, chaque artiste invité aura l'occasion d'interpréter trois ou quatre pièces de son répertoire, et ils auront tous l'occasion de se joindre à Richard Desjardins le temps d'une chanson. La soirée se clôturera lorsqu'ils interpréteront tous ensemble *Lucky Lucky* de Desjardins.

L'ensemble Forestare est composé de 12 guitaristes. Ils interpréteront, entre autres, une version plutôt spectaculaire de la chanson *Yankee* de Richard Desjardins. «*Il faut entendre ça, c'est vraiment "full" guitare.*» Brian André est un jeune chanteur innu qui sera accompagné par son guitariste Gilles Sioui. «*Ils font un genre de country folk rock.*»

Sans doute un des moments les plus attendus de la soirée sera l'interprétation que fera Richard Desjardins, en duo avec Elisapie Isaac de Taima, de cette grande chanson qu'est *Nataq*. «*Ça risque d'être très beau. Elisapie a une merveilleuse voix. Et puis la chanson tourne autour d'une femme qui parle à son homme.*»

La femme de Salluit

Et qu'en pense la principale intéressée? «*Ça me fait peur,* avoue d'emblée Elisapie Isaac. *C'est une très grande chanson. C'est tout un honneur de la chanter et, en plus, avec Richard Desjardins. Ça me fait peur, mais en même temps, j'ai vraiment hâte.*»

Elle est pourtant familière avec l'univers de Desjardins puisque son complice dans Taima, Alain Auger, est natif de Rouyn-Noranda. «*Alain est très fier de ses origines, tout comme l'est Richard Desjardins, et c'est quelque chose qu'ils ont en commun. Il nous arrive souvent de faire en spectacle* Lucky Lucky. *Alain et moi partageons la même fierté de nos cultures respectives.*»

Née à Salluit au Nunavik, dans un village inuit qui donne sur le détroit d'Hudson, Elisapie Isaac a, dès l'adolescence, la piqûre des communications. Tour à tour animatrice et réalisatrice à la radio comme à la télévision, elle contribue activement pendant plusieurs années à l'épanouissement de sa communauté.

À 22 ans, poussée par le goût d'apprendre, ce qu'elle qualifie de «*curiosité de petite fille artiste*», elle s'installe à Montréal dans le but de poursuivre ses études en communication au collège John Abbott. Au bout d'un an, c'est la déception. «*Je voulais fuir ailleurs, j'ai pensé à aller en Europe.*»

Alors se produit l'imprévisible: sa rencontre avec Alain Auger. Tout à coup, partir n'est plus une option. «*La rencontre avec Alain a tout changé. Il m'a ouvert au monde, il m'a présenté ses amis, il m'a fait connaître le Plateau.*» Dès le départ germe en eux le désir de faire de la musique ensemble et ils forment le duo Taima.

Mais Elisapie Isaac est une jeune femme qui a plus d'une flèche dans son carquois. Une idée de film lui trotte en tête. Bon joueur, Alain Auger cède. «*Alain m'a dit: "Ok, fais ton film et ensuite, on se remettra à la musique."*» Sage décision puisque ce court-métrage documentaire intitulé *Si le temps le permet* a gagné, entre autres, le prix Claude-Jutra du meilleur espoir au dernier Rendez-vous du cinéma québécois.

Mais pour l'instant, Elisapie Isaac a choisi de mettre en veilleuse sa carrière cinématographique au profit du duo Taima. «*Je ne veux pas faire deux choses à la fois. Là, je veux prendre soin de la musique, y rester et continuer le trip avec Alain.*»

Ceux qui ne trouveront pas place au Lion d'or pour ce spectacle pourront toujours se consoler. Le spectacle sera enregistré et ultérieurement diffusé sur les ondes de Télé-Québec.

P. V.

Le *Manikashuna* envahit la rue Sainte-Catherine

Encore plus d'activités sur la place Émilie-Gamelin

Cette année, le site extérieur du festival Présence autochtone s'ouvre encore plus sur la rue Sainte-Catherine pour attirer un plus grand nombre de visiteurs et fait une grande place aux musées amérindiens. «L'ensemble du site devient un lieu de transmission, un parcours de découvertes et une grande scène où se tisse, au hasard des rencontres et au gré des esprits, la trame d'un rêve de paix et d'amitié.»

JESSICA NADEAU

Avec ses trois zones consacrées aux cultures matérielles et spirituelles des Plaines, des Iroquoiens et des Algonquins, ses contes et légendes à la brunante, ses artisans qui pratiquent les arts et métiers de la tradition, la dégustation de la bannique et la danse d'apparat, l'activité extérieure du festival Présence autochtone, *Manikashuna*, attire chaque année un grand nombre de curieux.

Pour sa 14e édition, les organisateurs ont décidé non pas d'agrandir le site, mais d'ouvrir complètement la zone sur la rue Sainte-Catherine pour aller chercher une autre clientèle, «*notre mandat étant d'animer la rue Sainte-Catherine en créant une zone plus contemporaine, tout en restant cohérents avec l'esprit du site*», explique Sylvain Rivard, ethnologue et responsable du site extérieur pour Présence autochtone.

Pour ce faire, il a misé sur les organismes ethnoculturels en mettant l'accent sur les musées amérindiens. «*Beaucoup de musées parlent de l'art des Amérindiens, mais ils sont peu nombreux à être gérés par eux*», souligne Sylvain Rivard. Le Musée des Abénakis d'Odanak, le Centre culturel abénakis de Swanton au Vermont et le Musée amérindien de Mashteuiatsh seront sur place et proposeront des activités telles que de la taille de la pierre ou de petits jeux amérindiens devant leurs kiosques respectifs. De plus, un artiste pluridisciplinaire du nom de Jacques Newashish animera le coin Sainte-Catherine et Saint-Hubert avec de la musique.

Créer des liens entre les nations et leurs cultures

En raison du grand succès qu'a connu la peinture des chevaux l'an dernier, Sylvain Rivard a décidé d'étirer cette activité sur quatre jours plutôt que deux. Des artistes-peintres amérindiens, Patricia Eshkibok et Ben Giboe, tresseront et décoreront des chevaux tout en expliquant la symbolique des signes qui couvriront presque entièrement le corps des bêtes de race indienne. «*Cette pratique est apparue dans la culture des Plaines depuis l'introduction du cheval, il y a très longtemps, et on a développé autour de l'animal une culture matérielle en le décorant pour témoigner de son histoire*», explique l'ethnologue.

Selon lui, il existe de nombreux liens entre les nations, leurs objets et les techniques. Pour en témoigner, il s'est assuré de faire lui-même des ponts entre les diverses zones de la place Émilie-Gamelin. «*Par exemple, on passe de la zone des Plaines, où les chevaux sont à l'honneur, à la zone des Iroquoiens, où des artisans fabriquent des masques de maïs dont les cheveux sont en crin de cheval.*»

Puisque la plupart des nations au Québec sont algonquines, une large place leur est réservée sur le site de *Manikashuna*. Une quinzaine d'artisans y confectionneront de la vannerie en écorce de boulot, des mocassins ainsi que des sculptures sur os.

Dans la section nord du parc, du côté de la rue Maisonneuve, Sylvain Rivard a aménagé une zone Amérique latine. «*Contrairement à ce que croient plusieurs personnes, les Amérindiens ne s'arrêtent pas en Amérique du Nord. Ils sont présents de la Terre de Feu aux régions subarctiques.*» Les visiteurs pourront y découvrir la culture des Quechuas du Pérou, des Aynaras de Bolivie, des Qunas du Panama, des Mayas du Guatemala et des Metizzos du Mexique.

SOURCE PRÉSENCE AUTOCHTONE

Une quinzaine d'artisansconfectionneront de la vannerie en écorce de boulot, des mocassins ainsi que des sculptures sur os.

Danses d'apparat et Contes sous la tente

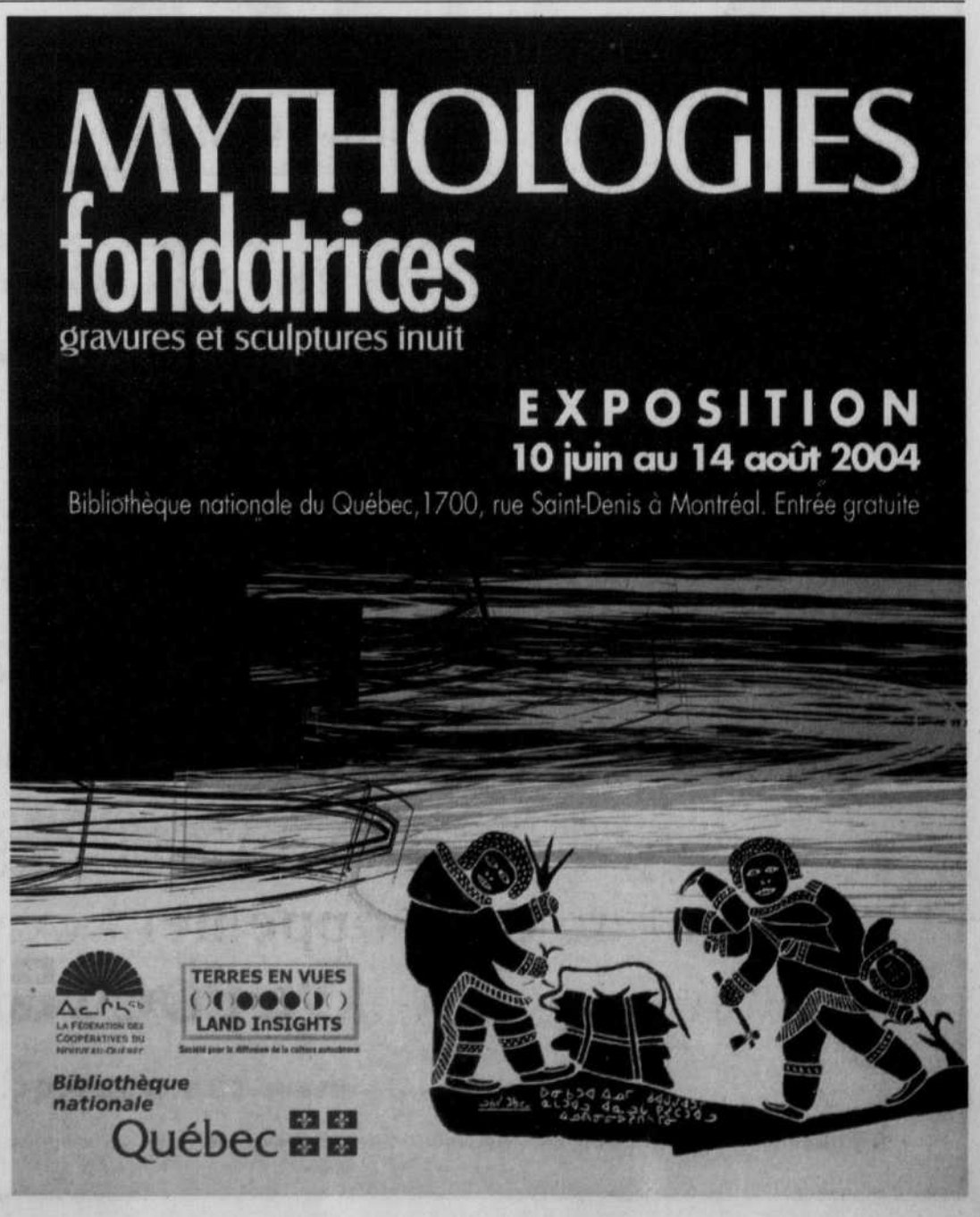
Le samedi 19 juin, une marche des danseurs part de la rue Saint-Denis pour se rendre sur la scène centrale de la place Émilie-Gamelin, où se tiennent les Boréades de la danse. Sept troupes de danseurs en provenance du Québec, des États-Unis et d'Amérique latine défileront dans les rues, habillés en costumes traditionnels et portant des oriflammes et des drapeaux. «*C'est très coloré, très visuel et ça bouge beaucoup. Ça fait appel à beaucoup de sens et c'est très enlevant, ce qui explique que plusieurs passants se joignent à la marche pour ensuite assister au spectacle des Boréades.*»

À la brunante, le site devient une vaste scène peuplée d'êtres surnaturels avec les Contes sous la tente. Sylvie-Anne Sioui-Trudel est celle qui ouvre la voie aux autres conteurs et anime le site pendant les Contes sous la tente à titre d'esprit de la soirée: «*Du faîte d'une vaste maison, Aata regarde le monde advenir. Au son de la flûte, elle descend du toit du monde, tirant derrière elle une traîne de feu. Ainsi apparaît-elle, maîtresse du grand jeu des mythes et des légendes.*»

Avec pour thème central les animaux, trois conteurs divertiront les visiteurs avec leurs récits en ombres chinoises au rythme des chants et des tambours. Nicole Obomsawin convoque les animaux, leur donne leur nom, définit leur forme et assigne à chacun son rôle auprès des humains. Ses récits transportent le public dans la forêt des origines, où les animaux étaient beaucoup plus gros et ont pris leur forme actuelle pour éviter de malmener la Terre et de nuire aux Abénakis.

Dominic Rankin s'intéresse aux animaux qui ont apporté le savoir des plantes et de la médecine aux hommes pour les guérir, alors que Siméon Chachai dévoile aux oreilles attentives le secret des choses et des esprits qui métamorphosent les outils, ustensiles et autres objets de la culturelle matérielle des Atikamekw.

Enfin, dans la tente à discussion, communément appelé le *wikiup*, l'auteur Michel Noël offrira ses conseils pour la mise en livre d'un conte en se basant sur sa propre expérience.



CINÉMA

Retour à Kahnawake

Des festivaliers invités à participer à un atelier professionnel de trois jours consacré à l'adaptation cinématographique de légendes et de récits amérindiens. Bienvenue à Kahnawake.

GENEVIÈVE OTIS-DIONNE

Au cours des précédentes éditions du festival Présence autochtone, des œuvres cinématographiques étaient déjà présentées à Kahnawake, mais la population locale et les festivaliers avaient peu d'occasions pour échanger. Cette année, le directeur du festival, André Dudemaine, a voulu laisser davantage d'espace à la communauté mohawk qui habite la région et favoriser les interactions entre les cultures. *«On trouvait ça un peu bête d'être à Montréal et d'avoir à côté de soi une communauté autochtone où il n'y avait pas d'activités sur place qui entouraient les présentations de films,* explique M. Dudemaine. *On a décidé cette année d'aller un peu plus loin et de proposer un atelier professionnel.»*

L'activité s'adresse principalement aux gens de la communauté de Kahnawake, mais tous ceux qui s'intéressent à la production audiovisuelle dans le milieu des Premières Nations sont invités. L'objectif de l'atelier est de trouver des façons intéressantes d'adapter au cinéma des récits qui proviennent de la tradition orale et qui sont enracinés dans la spiritualité. *«En fait, c'est de voir comment on peut faire de ces récits un produit de consommation culturelle sans dénaturer les propos et en respectant la tradition dont ils sont issus. Le but est aussi, bien sûr, d'obtenir des productions qui sont assimilables par le commun des mortels via les moyens de diffusion contemporains»*, ajoute M. Dudemaine.

Des temps anciens aux temps modernes

«Généralement, les récits de tradition orale, ce sont les aînés qui en sont dépositaires et qui vont les transmettre. Par exemple, les Mohawks ont toujours cette tradition de la "maison longue" où les aînés vont donner des enseignements à partir des récits fondateurs.» L'atelier commence donc à la Maison longue de Kahnawake, le 16 juin, où un conteur aîné va venir raconter deux histoires: une qui vient de la grande tradition mythique et une autre qui est un récit historique.

«L'idée sera ensuite de voir comment on peut respecter l'histoire, le contexte et la philosophie qui sont sous-jacents au récit. C'est la question que nous allons nous poser au cours des ateliers.» Le premier atelier va se dérouler en compagnie de l'actrice Alex Rice, qui est originaire de Kahnawake. Le film *On the Corner,* réalisé par Nathaniel Geary, sera alors présenté. *«C'est un film très dur, mais aussi très réaliste. Il a reçu de nombreux éloges de la critique à travers le Canada»*, relate M. Dudemaine. L'actrice Alex Rice sera sur les lieux pour échanger avec les festivaliers après le visionnement du film.

Lors du second atelier, les participants vont pouvoir visionner des extraits du film *Dreamkeeper,* réalisé par Steve Barron. Dans ce film, les légendes amérindiennes prennent vie, ponctuées par la vie d'un adolescent en quête d'identité. Il sera aussi possible de rencontrer trois cinéastes autochtones qui ont adapté des mythes et des légendes amérindiennes pour l'écran et de visionner leur œuvre. Catherine Martin, d'origine micmaque, a réalisé le film *The boy who lived with the bears.* Greg Coyes, un métis, a réuni une série de légendes dans son film *Stories of the 7th Fire.* En dernier lieu, il sera possible de voir le film *Legends Sxwexwxwiy'am* de Annie Frazier Herry. Les trois cinéastes vont animer un atelier et échanger avec les gens présents.

La dernière journée d'atelier et de visionnement est entièrement consacrée aux jeunes cinéastes de Kahnawake. Il sera alors possible de regarder le film d'animation *Might of the Starchaser* réalisé par Joseph Lazare. Ce court-métrage est une aventure intergalactique — et parodique — de l'attaque d'une station spatiale par un despote bébé-lézard qui veut s'assurer une descendance. Original et très divertissant, selon M. Dudemaine.

Le film *From Cherry English,* du jeune Jeff Barnaby, illustre quant à lui une allégorie micmaque surréaliste qui tourne autour d'une langue perdue, traitant de son autodestruction et de sa renaissance.

SOURCE PRÉSENCE AUTOCHTONE

***On the Corner*, un film de Nathaniel Geary.**

En dernier lieu, «Daibi» présentera sa création, *Neutral,* qui raconte l'aventure d'un jeune homme qui hérite d'une maison et qui quitte la ville pour la réserve. Le film, d'un style moderne, a été tourné à Montréal et à Kahnawake.

Tout au long des ateliers, les participants vont pouvoir discuter avec des cinéastes qui ont réalisé des films abordant les thèmes des mythes et des histoires amérindiennes. *«Il y a plusieurs jeunes cinéastes de Kahnawake qui vont participer aux ateliers. Il y a aussi des gens qui ont collaboré à la rédaction de scénarios qui tournaient autour des Premières Nations qui vont être présents. Ces gens-là sont tous intéressés à participer aux échanges»*, déclare M. Dudemaine. À la fin des ateliers, *«nous aurons peut-être un scénario de film ou un synopsis. Les gens vont apporter leurs caméras vidéo et nous allons voir comment les choses vont progresser pendant l'atelier».*

ART

Démystification du traditionnel et du quotidien

***Mythologies fondatrices* et l'univers mythique des Inuits. Mattuisi Iyaituk et son œuvre. *Niwasku* et l'art visuel d'ici. Autant de rendez-vous avec les Premières Nations.**

ULYSSE BERGERON

L'art visuel, chez les Inuits en particulier, *«est un art de méditation. En ce sens, les artistes actuels prennent un peu la place des chamans d'autrefois, car ils se permettent de sortir du conformisme»*, note l'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure, commissaire de l'exposition *Mythologies fondatrices* présentée jusqu'au 14 août à la Bibliothèque nationale du Québec.

Celle-ci fait voyager le visiteur dans l'univers mythique des Inuits. Le spécialiste, qui voue sa vie à la compréhension des communautés amérindiennes, précise que l'exposition ouvre toute grande la porte à la connaissance de la culture inuite. *«On les perçoit trop souvent au travers du prisme de l'exotisme: des gens courageux qui vivent dans des régions très froides et qui ont su s'adapter à leur environnement en développant des techniques formidables comme l'igloo. Mais on ignore complètement qu'à côté de cela, il y a une philosophie.»* Dépassant le seul récit de mythes, l'exposition propose une incursion à l'intérieur de la pensée inuite. Car, comme le mentionne M. Saladin d'Anglure: *«On retrouve dans cette mythologie, comme dans toute mythologie, des réflexions et des tentatives de réponses aux grandes questions existentielles.»* Pourquoi la mort est-elle nécessaire à la vie? Pourquoi faut-il des hommes et des femmes pour reproduire la vie? Quelle est la place de l'humain dans son environnement?

Au-delà de la trentaine d'estampes qui sont exposées, quelques sérigraphies permettent aux visiteurs d'approfondir leur connaissance de cette culture nordique. De plus, ajoute le professeur de l'Université Laval, *«j'ai fourni à l'exposition deux moulages de gravures rupestres»* qui proviennent du seul site connu à ce jour où l'on trouve des gravures de ce type dans le Grand Nord canadien. Ces dernières sont datées *«d'au moins un millier d'années»* et correspondent *«à l'arrivée des ancêtres des Inuits actuels»*, soit les Thuléens.

Fait notable: selon le spécialiste, il faut prendre en considération que *«chez les Inuits, la vue n'est qu'un des sens»* et que, par conséquent, l'art visuel détient pour eux une importance relative, en comparaison à l'intérêt que lui porte et lui attribue notre société. *«Nous sommes une société de l'image. Leur société est réellement plus polysensorielle»*, explique-t-il.

La BNQ présentera également les sculptures de Mattuisi Iyaituk. Cet artiste du Nunavik étant ouvert aux courants artistiques contemporains, ses œuvres revisitent les aspects de la vie spirituelle et quotidienne de cette région: chamanisme, esprits surnaturels, mais aussi de simples activités quotidiennes de sa communauté. L'œuvre de cet ancien policier a su s'imposer grâce à son style et son originalité.

Une première pour la Guilde

Pour sa part, la Guilde canadienne des métiers d'arts accueille en ses murs, jusqu'au 26 juin prochain, l'exposition *Niwasku.* C'est sous ce terme, qui signifie «esprit» en langue abénaquise, que seront exposées les œuvres d'artistes de différentes communautés: les gravures de Jacques Néwashish, les broderies sur les mythes d'origine des Anishinabe de Véronique Thusky, les gravures sur bois de Tom Bulowski, les œuvres sur papier inspirées du thème de la femme-médecin de Virginia Pésémapéo Bordeleau et, finalement, l'œuvre sous le signe du chaman à cornes de Christine Sioui Wawanoloath. La directrice de l'organisme, Diane Labelle, assure qu'il s'agit *«d'une occasion de provoquer une réflexion et de mieux comprendre la tradition inuite, de connaître ses racines».*

Pour la Guilde, il s'agit d'une première association avec Présence autochtone. *«Cela n'avait pas de sens qu'on ne s'implique pas dans le festival. Cela ne se pouvait pas, car on promeut la même chose. Donc, évidemment, tout cela s'est fait naturellement»*, avance la directrice.

Par ailleurs, il ne s'agit certainement pas de la dernière collaboration entre les deux organisations. Mme Labelle souhaite insuffler un vent de fraîcheur à l'organisme dont elle assure la direction depuis peu: *«Je veux découvrir de nouveaux artistes et leur donner une occasion de se faire voir, d'être diffusés. Notre participation à Présence autochtone va dans ce sens. Le festival nous permet de tisser des liens avec de nouveaux artistes.»*

Une démarche qui rejoint la mission que s'était fixée la Guilde dès sa création en 1906. L'organisme, qui détient une collection d'art inuit contenant près de 250 pièces, s'était entre autres donné pour objectif de soutenir la relève et l'art autochtones. Ce qu'elle a déjà fait par le passé, particulièrement dans les années 1940, en *«finançant des explorations dans le Grand Nord»*, confie la directrice. Au cours des dernières années, *«le musée s'est dépoussiéré»*, admet-elle. Il a déménagé sur la rue Sherbrooke. Cela devrait lui permettre d'élaborer un nombre croissant d'activités et de participer à davantage d'événements comme Présence autochtone.

L'ONF aux enfants

Dans un autre ordre d'idées, une exposition pour le moins originale se déroule à l'Office national du film. Environ 200 photographies de jeunes âgés de six à 18 ans y sont présentées. L'exposition *Eshi-Uapatakanit* — vision de jeunes Innus — est en fait le résultat d'un projet communautaire. Pendant un an, 30 jeunes d'Uashat mak Mani-Utenam ont photographié les moments importants de leur vie et de leur communauté. Les clichés dépeignent une réalité qui dépasse les images habituellement transmises par les médias. On y retrouve le quotidien de ces jeunes, leur joies, leurs peines ainsi que leur fierté d'appartenir à leur communauté.

21 JUIN

JOURNÉE NATIONALE DES
AUTOCHTONES

ABÉNAQUIS • ALGONQUINS • CRIS
ATTIKAMEKS • HURONS-WENDATS
INNUS • MALÉCITES • MICMACS
MOHAWKS • NASKAPIS • INUITS

Onze nations en fête !

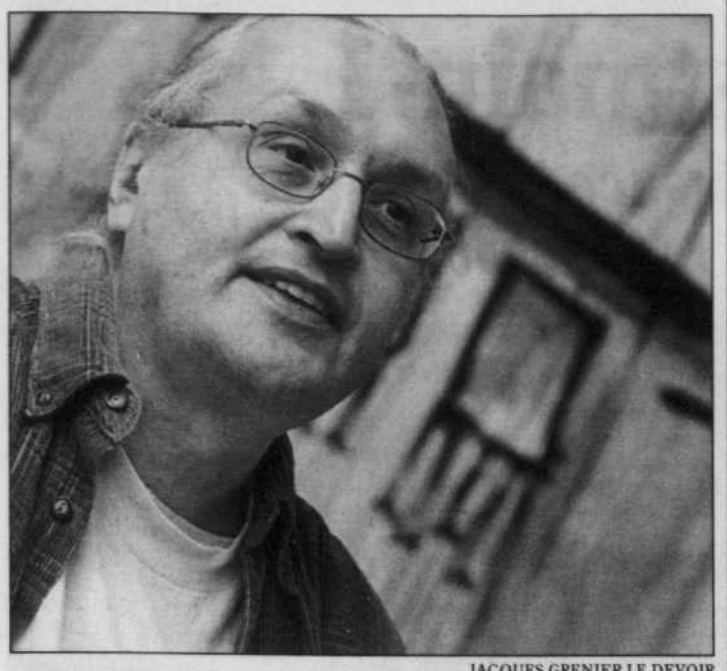
Depuis très longtemps, bien avant l'arrivée des Européens, les Autochtones célèbrent de façon particulière le solstice d'été. Le gouvernement du Québec est fier de prendre part aux festivités entourant cette journée spéciale.

Profitons de ce jour de fête pour découvrir l'héritage exceptionnel des onze nations autochtones du Québec.

Québec

www.saa.gouv.qc.ca

FILMS



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

André Dudemaine, programmateur du volet cinéma à Présence autochtone depuis la toute première édition.

De la prise de parole au pouvoir du cinéma

Alors qu'en 2002 tous s'extasiaient devant le triomphe international remporté par Zacharias Kunuk et son film *Atanarjuat, l'homme rapide*, André Dudemaine était parmi ceux qui ne voyaient là que l'aboutissement d'un travail de longue haleine, la suite logique d'une démarche cinématographique qui ne pouvait demeurer bien longtemps confidentielle. Programmateur du volet cinéma à Présence autochtone depuis la toute première édition, il observe, au fil des 14 dernières années, une cinématographie qui va maintenant bien au-delà de la simple prise de parole.

ANDRÉ LAVOIE

Ce besoin de faire connaître les revendications de leur peuple, voilà ce qui guide plusieurs cinéastes autochtones, conscients qu'ils sont les mieux placés pour traiter et décrire des réalités qui échappent à tant d'autres. Pour certains, cette mission fut souvent la seule, un frein à leur émancipation de cinéaste, une position qui tend heureusement à changer. *«Parmi les clichés sur les Premières Nations, on dit souvent que l'art de raconter fait partie de leur héritage, mais ce n'était pas toujours concluant au cinéma»*, concède André Dudemaine.

À l'époque où l'événement s'appelait encore Terres en vues (c'est maintenant le nom de l'organisme qui assure la coordination de Présence autochtone), le programmateur se souvient que les premières éditions se voulaient davantage *«des festivals de dialogues interculturels que des festivals cinématographiques»*. On y retrouvait des œuvres qui nourrissaient la mémoire culturelle, qui servaient de thérapie sociale ou encore qui décrivaient des luttes jugées importantes. *«Dans les trois cas,* rappelle André Dudemaine, *la volonté en était une de communication, mais pas forcément dans une forme cinématographique.»*

Depuis ce temps, les choses ont bien changé, et André Dudemaine est aux premières loges pour apprécier les transformations qui ont cours dans l'approche des cinéastes autochtones. Un coup d'œil rapide sur la programmation de la 14e édition donne une bonne idée de l'explosion de la production. *«Il y a à peine quelques années,* souligne-t-il, *lorsqu'on présentait un long métrage de fiction, c'était un événement. Maintenant, on en propose plusieurs, ce qui est vraiment nouveau.»* Cette expansion permet d'ailleurs à Dudemaine, ainsi qu'à sa collaboratrice, la documentariste Mary Ellen Davis, de continuer à faire preuve d'ouverture face *«à la force et à l'authenticité du contenu»* mais aussi à se laisser guider par de purs critères de qualité cinématographique.

Expansion

Il reconnaît tout de même ne pas être confronté à des *«choix déchirants entre la sélection à établir et le temps-écran»*, mais ces déchirements pourraient venir assez vite, et ce pour plusieurs raisons. Il y a bien sûr le développement des nouvelles technologies, qui facilite l'accès aux images, et surtout une grande volonté de développement culturel chez les Premières Nations, volonté appuyée par des institutions comme Téléfilm Canada ou le réseau de télévision APTN (Aboriginal People's Television Network). Et c'est sans compter une donnée démographique qui a toute son importance, selon André Dudemaine: *«Comme la population autochtone est très jeune, qu'elle grandit dans un monde d'images, il y a passablement de gens qui veulent faire du cinéma. Et le succès d'un Zacharias Kunuk fait un peu figure de locomotive.»*

Mais les bouleversements ne sont pas que quantitatifs. André Dudemaine constate avec plaisir que les cinéastes s'aventurent vers de nouvelles formes cinématographiques, comme la comédie ou l'animation, et le fait d'être invités dans d'autres festivals leur permet de s'imprégner d'approches différentes, qui forcément se reflètent dans leurs propres films. Et le programmateur n'est pas peu fier d'avoir sélectionné quelques exemples de ces métissages cinématographiques.

Parmi les grands moments de la présente édition, qui se déroule au Cinéma ONF jusqu'au dimanche 20 juin, et très caractéristique de ces mélanges d'influences, André Dudemaine évoque la rétrospective du cinéaste cheyenne-arapaho Chris Eyre.

Un Kunuk américain

Même si, comme trop d'autochtones, l'homme a vécu de profonds déchirements, ayant grandi en famille d'accueil dès son jeune âge pour renouer plus tard avec ses racines, Chris Eyre est aussi un cinéaste profondément américain. Avec son premier long métrage, *Smoke Signals*, réalisé en 1998, le départ fut fulgurant, raconte André Dudemaine: *«Ce film a causé tout un choc: enfin un long métrage qui intégrait le langage, la force et l'impact du cinéma américain tout en étant branché sur les préoccupations des peuples autochtones.»* De là à y voir le pendant amérindien de Spike Lee, il y a un pas que plusieurs ont franchi.

Comme il est parfois difficile de se réconcilier avec son passé — et que le cinéma peut aussi servir à cela —, Chris Eyre tente lui aussi cette délicate démarche, et c'est d'ailleurs là une des principales caractéristiques de ses films, selon André Dudemaine. *«Ses personnages sont toujours en état d'incomplétude et ils doivent sans cesse aller à la rencontre d'eux-mêmes,* souligne-t-il, *un thème très fort dans* Smoke Signals *mais aussi dans* Edge of America. *Là encore, il faut réconcilier la tradition navajo, où perdre n'est pas une tragédie, et le culte de la réussite de la société américaine.»*

Chris Eyre, que le programmateur surnomme *«le Zacharias Kunuk des Américains»*, n'est pas le seul cinéaste qui puisse se réclamer à la fois des traditions de son peuple et de celles de cultures différentes. D'autres œuvres présentées dans le cadre de Présence autochtone montrent qu'il ne s'agit pas là d'une exception. Pour ceux qui voudraient voir venir les successeurs de Zacharias Kunuk, André Dudemaine tourne son regard vers la réalisatrice Shirley Cheechoo et son percutant court métrage, *In The Shadow*. En plus d'une direction d'acteurs pleine d'assurance, Dudemaine y sent aussi les influences combinées de Jean Genet et David Lynch, rien de moins. *«C'est le récit d'une mise à mort d'un père abuseur par deux sœurs, mais on se demande si ce n'est pas au fond le même personnage schizophrène...»*

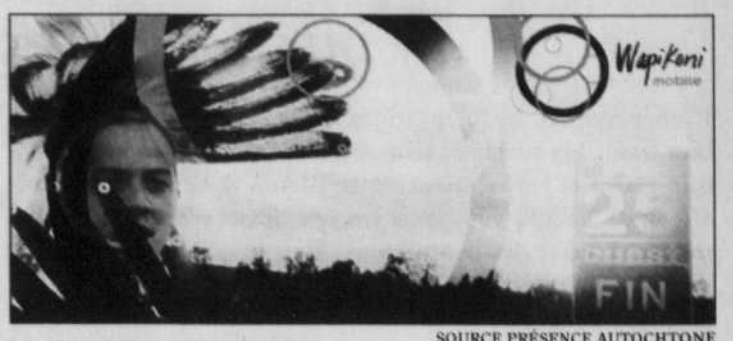
Encore là, si de telles références peuvent surprendre le spectateur non averti, elles n'étonnent pas André Dudemaine, qui constate une transformation de fond. *«Les Premières Nations se redéfinissent sur le plan culturel et redéfinissent aussi leur identité. À l'extérieur des communautés, on parle des premiers habitants du territoire comme si c'était du passé, d'où la difficulté d'admettre qu'un artiste autochtone puisse avoir un discours contemporain. Dans les arts des Premières Nations, on reconnaît enfin cette continuité.»* Et elle s'exprime dans les dizaines de courts, moyens et longs métrages que propose, chaque année depuis 14 ans, André Dudemaine.

Manon Barbeau et l'ONF

Rompre l'isolement par la création

La Wapikoni mobile à la rencontre des Premières Nations

Les jeunes autochtones des Premières Nations font face à une lourde crise sociale qui mine leurs aspirations. Pour leur redonner des perspectives d'avenir plus encourageantes, Manon Barbeau a initié un projet innovateur afin qu'ils aient les moyens d'exprimer librement leur culture et leurs préoccupations.



SOURCE PRÉSENCE AUTOCHTONE

Avec une mission aussi bien sociale que culturelle, la caravane rassemble bon nombre de partenaires au sein de la corporation Wapikoni mobile, un organisme à but non lucratif.

JEAN-GUILLAUME DUMONT

Un mini-studio ambulant baptisé «Wapikoni mobile» parcourra cet été plusieurs réserves algonquines et attikameks. À son bord, des jeunes issus de ces communautés apprendront à créer des documents vidéo et des enregistrements musicaux afin de présenter la richesse culturelle et l'originalité de leur société.

Encadrés par des techniciens et des conseillers spécialisés, les jeunes réalisateurs en herbe utiliseront de l'équipement audiovisuel professionnel, dont un studio d'enregistrement, un projecteur mobile, des caméras numériques et des logiciels de montage. Ils partageront le fruit de leur créativité et de leur travail en diffusant leurs œuvres sur place, lors de festivals, et sur le site Internet de la Wapikoni mobile.

Tournée au Québec

La caravane sera lancée le 17 juin prochain à Montréal, dans le cadre du festival Présence autochtone. Elle passera chez les Anishinabegs des réserves algonquines de Pikogan, Kitcisakik et Lac-Simon en Abitibi-Témiscamingue et chez les Attikameks de Wemotaci, Opitciwan et Manawan en Mauricie et dans Lanaudière. Jusqu'à 15 jeunes par communauté pourront participer au projet.

Le concept de la Wapikoni mobile résulte de la relation que Manon Barbeau entretient depuis trois ans avec des membres de communautés attikameks afin de réaliser un long-métrage de fiction. En les côtoyant, elle a été sidérée par leur *«richesse spirituelle»*, mais également témoin de leurs problèmes. Elle a donc décidé de leur venir en aide grâce à une approche s'inspirant de son documentaire *L'Armée de l'ombre* (2000), où des jeunes marginaux de Québec avaient participé à la réalisation du film. *«Cette expérience extrêmement valorisante et gratifiante a donné à certains d'entre eux le courage de retourner aux études, de trouver un rôle social qui leur convient, tout en augmentant leur confiance en eux-mêmes et en la vie»*, explique-t-elle.

Avec une mission aussi bien sociale que culturelle, la caravane rassemble bon nombre de partenaires au sein de la corporation Wapikoni mobile, un organisme à but non lucratif. L'Office national du film (ONF), le Conseil des jeunes des Premières Nations du Québec et du Labrador (CJPNQL) et plusieurs membres de conseils de bande ou de nations autochtones collaborent au projet initié par Manon Barbeau.

Si le nom de la caravane évoque peu de choses pour la majorité des Québécois, il réveille chez de nombreux autochtones le souvenir de Wapikoni Awashish, une jeune leader très impliquée, engagée et appréciée au sein de la communauté attikamek de Wemotaci. *«J'ai eu l'honneur de travailler avec elle,* raconte le porte-parole du CJPNQL, Jean-Claude Therrien Pinette. *Si elle n'était pas décédée tragiquement dans un accident de la route le 30 mai 2002, elle aurait pu devenir un jeune modèle pour l'ensemble des Premières Nations.»* Manon Barbeau a ainsi rendu hommage celle qu'elle avait adoptée comme sa *«fille spirituelle»*.

Renouer avec l'espoir

Victimes ou témoins des graves problèmes sociaux qui minent leur communauté, de nombreux jeunes des Premières Nations ont bien souvent perdu tout espoir en leur avenir, estime le grand chef de la nation attikamek, Ernest Awashish. Une situation d'autant plus inquiétante qu'au Québec, plus d'un autochtone sur deux est âgé de moins de 25 ans.

Le chômage, l'alcoolisme, la dépendance aux drogues, la violence et l'isolement engendrent une crise sociale parfois trop lourde à supporter pour les membres des Premières Nations. Résultat: le taux de suicide parmi eux est en général trois fois supérieur à la moyenne nationale. De plus, les auteurs d'un rapport de la Commission royale estiment que jusqu'à 25 % des morts accidentelles chez les autochtones sont en réalité des suicides non déclarés.

Wapikoni Awashish était une jeune leader très impliquée, engagée et appréciée au sein de la communauté attikamek de Wemotaci

Le projet de la Wapikoni mobile ouvrira sans doute de nouvelles perspectives d'avenir pour les jeunes participants. *«Dans les réserves, ils vivent dans des ghettos, isolés et repliés sur eux-mêmes. Un projet comme celui-ci donne une possibilité d'ouverture et d'apprentissage. C'est excellent!»*, juge Denys Delage, un sociologue enseignant l'histoire des Amérindiens à l'Université Laval. *«Ça pourrait être un genre de thérapie,* ajoute la directrice générale du conseil de bande Abitibiwinni, Lise Kistabish. *Tant mieux s'ils expriment ainsi leurs états d'âme. Ils le feront d'une façon plus saine.»*

«Je ne pense pas que l'impact sera général, mais si le projet de Wapikoni mobile parvient à sensibiliser quelques décrocheurs par communauté, ça va être un succès», estime Jean-Claude Therrien Pinette. *«C'est une goutte d'eau dans un lac,* admet Manon Barbeau, *mais cette expérience peut améliorer leur situation comme ce fut le cas pour certains des jeunes participants au documentaire* L'Armée de l'ombre.*»*

Le projet vise à rebâtir des ponts entre les gens, les générations et les cultures. *«Un jeune pourrait faire une entrevue avec un aîné de sa communauté pour savoir comment c'était dans son temps»*, suggère Jean-Claude Therrien Pinette. Les jeunes des Premières Nations ne seront ainsi pas les seuls à bénéficier de l'expérience, estime la réalisatrice. *«S'ils renouent avec leurs racines et leur histoire tout en s'ouvrant au monde, ils créeront un lien avec nous qui nous apportera quelque chose d'extrêmement précieux.»*

Le site Internet de la Wapikoni mobile:
http://www.onf.ca/wapiconimobile/

À l'occasion du solstice d'été, je suis heureux de souligner la Journée nationale des Autochtones, le 21 juin. Qu'ils soient Abénaquis, Algonquins, Attikameks, Cris, Hurons-Wendats, Innus, Malécites, Micmacs, Mohawks, Naskapis ou Inuits, les Autochtones ont grandement contribué, depuis 400 ans, à dessiner le paysage culturel et patrimonial du Québec.

À titre de ministre délégué aux Affaires intergouvernementales canadiennes et aux Affaires autochtones, j'invite les familles à célébrer l'héritage exceptionnel des onze nations autochtones du Québec en participant en grand nombre aux activités qui se dérouleront le 21 juin prochain.

Benoît Pelletier

Ministre délégué aux Affaires intergouvernementales canadiennes et aux Affaires autochtones

Secrétariat aux affaires autochtones
Québec

Baie James

La belle aventure d'Eastmain-1

Une réussite expliquée par la présence d'« interlocuteurs crédibles qui partagent les mêmes objectifs »

L'aménagement hydroélectrique de la centrale Eastmain-1 va bon train. Les turbines se mettront en marche un an plus tôt que prévu et les relations entre Blancs et Cris n'ont jamais été aussi bonnes, constatent les principaux acteurs de cet immense chantier de construction.

THIERRY HAROUN

«*L'une des plus importantes étapes de construction a été franchie, soit la dérivation partielle de la rivière Eastmain sur une distance de 350 mètres, ce qui nous permettra de travailler à sec sur le site du barrage*», explique Yves Barrette, directeur des relations publiques à la Société d'énergie de la Baie James (SEBJ), une division d'Hydro-Québec chargée d'offrir des services reliés à l'ingénierie et à la gestion de projets.

La dérivation de la rivière Eastmain ne durera que 18 mois, assure M. Barrette, le temps de compléter les travaux de construction des digues et du barrage, prévus pour novembre 2005. «*Ensuite, on fermera la galerie de dérivation, ce qui permettra au réservoir de se remplir tranquillement sur une période de sept mois*», illustre-t-il avec soin, en ajoutant que les travaux de bétonnage à la centrale, eux, ne font que commencer.

Dans l'ensemble, les travaux vont bon train. À telle enseigne que la mise en service de ce complexe hydroélectrique, situé à 360 km au nord-ouest de Chibougamau, est prévue pour la fin de 2006.

«*C'est à la demande d'Hydro-Québec qu'on a devancé d'un an sa mise en service complète. Vous savez, il faut habituellement prévoir trois ans pour la construction d'un barrage et des digues, et nous, on va le faire en deux ans seulement*», lance Yves Barrette.

Intégration réussie

Si pour l'instant les travaux de construction sont considérés comme une réussite sur toute la ligne, c'est surtout grâce à la complicité qui s'est créée entre Blancs et Cris sur le plancher des vaches. «*Ici, l'intégration* [des Cris] *se déroule bien, et ce, depuis le début des travaux il y a deux ans. D'ailleurs, c'est la première fois qu'il y a autant de Cris sur un même chantier de construction*», souligne M. Barrette. Présentement, les travailleurs cris sont au nombre de 200 alors que, cet été, ils seront plus de 250 travailleurs sur un effectif total de 2400.

«*L'avancement rapide des travaux fait toute ma fierté parce que ça démontre que nous, les autochtones, ne sommes pas des gens paresseux. On entend souvent dire que les autochtones ne veulent pas travailler, qu'ils attendent leur chèque* [de la sécurité du revenu], *qu'ils ne sont pas fiables et qu'ils prennent un "coup". Mais avec la réussite de ce projet, je crois que ça va changer la perception qui est véhiculée sur nous par la population en générale*», prétend Johnny Saganash, le conseiller cri du chantier et employé d'Hydro-Québec en qualité d'électromécanicien.

Il tient également à dire qu'une saine relation entre Blancs et Cris passe inexorablement par le respect. «*En tentant de s'ajuster à l'autre culture et de le faire dans un esprit de respect, on est ainsi capable d'accomplir de grandes choses; et l'avancement des travaux en est une preuve bien concrète.*»

Complicité

Du même avis, le directeur des relations avec les communautés autochtones du Québec chez Hydro-Québec, Denis Roux, avance à son tour une réflexion. Selon lui, le pacte de la Paix des braves est «*un pari social et politique*», en ce sens que les ententes qui ont été signées entre Hydro-Québec et les nations autochtones en vertu de cet accord historique «*permettent d'un point de vue pratique de passer d'un État voisin à un État partenaire. Nous avons* [les Blancs] *été des occupants-voisins avec peu d'échanges avec les communautés autochtones. Et ce qui se passe dans ce cas-ci* [Eastmain-1], *c'est que la nouvelle impulsion qu'on a donnée à nos relations, c'est-à-dire de bien se connaître et de savoir également qu'il y a des interlocuteurs crédibles qui partagent les mêmes objectifs, fait en sorte qu'il se développe une certaine complicité*».

L'aménagement hydroélectrique de Eastmain-1 est régi par la Convention Nadoshtin, signée dans la foulée de la Paix des braves en février 2002. Les huit signataires de cette convention sont les suivants: Hydro-Québec, la SEBJ, l'administration régionale crie, le Grand Conseil des Cris (Eeyou Istchee), la bande de Eastmain, la nation crie de Mistissini, la bande de Nemaska et la bande de Waskaganish.

Trois barrages et une convention

Les principales composantes de cet aménagement hydroélectrique consistent notamment en une centrale comptant trois groupes turbines alternateurs d'une puissance installée de 480 MW pour une production annuelle avec apport moyen de 2,7TWh, un barrage principal (situé à 14 km de la centrale) qui fera 890 m de long sur 70 m de haut. Notons que 33 digues seront nécessaires pour effectuer la fermeture du réservoir qui, lui, aura une superficie de 603 km². Ce complexe comprendra également un évacuateur de crues, qui sera situé sur la rive droite de la rivière Eastmain, une ligne de transport (315 kV) d'une longueur de 70 km ainsi qu'une route permanente de 86,5 km, soit la distance entre le poste Nemiscau d'Hydro-Québec et les installations de Eastmain-1.

Les coûts du projet sont estimés à deux milliards de dollars, dont «*300 millions en contrats exclusivement réservés aux Cris*», note Yves Barrette. Des contrats qui ne vont pas sans surveillance: «*Les contrats sont négociés et, à cet effet, un comité de suivi, formé de Blancs et de Cris, est chargé de s'assurer que les argents sont bien dépensés.*» Les contrats accordés aux entreprises cries touchent, pour l'essentiel, les secteurs de la construction (digues, routes et campement Eastmain), de la maintenance et de l'alimentation.

D'autres sommes d'argent sont également réservées aux Cris dans le cadre de la Convention Nadoshtin, parmi lesquelles le Fonds des travaux correcteurs (18 millions), le Fonds pour l'archéologie et le patrimoine culturel (2,5 millions), le Fonds de formation (1,5 million) et quelque 750 000 $ destinés au Fonds pour la gestion de la faune (Société Weh-Sees Indohoun).

SOURCE SEBJ

La mise en service du complexe hydroélectrique Eastmain-1, situé à 360 km au nord-ouest de Chibougamau, est prévue pour la fin de 2006.

Un territoire cri

«*On est impliqué dans tous les dossiers qui touchent l'environnement. Et ça, c'est une preuve que les Blancs reconnaissent notre expertise en cette matière sur ce territoire qui est le nôtre*», se réjouit Johnny Saganash. «*Le site de Eastmain,* reprend Yves Barrette, *est situé sur un territoire de trappe cri et, à ce titre, on implique beaucoup de trappeurs autochtones parce qu'ils connaissent bien le terrain et, par le fait même, on leur accorde des contrats dans le secteur du déboisement, par exemple, ou en leur demandant conseil. D'ailleurs, il n'y a aucun hélicoptère survolant le territoire qui n'est pas accompagné par un Cri.*»

Quant au Fonds des travaux correcteurs, il a servi entre autres «*à aménager une frayère d'esturgeons ou encore à déménager le nid d'un balbuzard. Ce travail s'inscrit parfaitement dans un esprit de protection de l'environnement et de la faune pendant les travaux de construction*», tient à souligner Yves Barrette.

La main-d'œuvre

Si les fonds et les programmes en matière de formation de la main-d'œuvre sont au rendez-vous, il n'en demeure pas moins que le recrutement, lui, se heurte à des difficultés qui tiennent parfois de la quadrature du cercle. «*Johnny Saganash et moi,* dit Yves Barrette, *nous avons constaté en visitant les communautés cries que ceux qui ont un emploi dans leurs villages respectifs ne sont pas, ou presque pas, intéressés à travailler sur le chantier de Eastmain-1. Puis il y a ceux qui sont très scolarisés qui, eux, quittent pour l'extérieur, soit à Toronto ou à Montréal. À l'opposé, il y a ceux qui n'ont pas de cartes de compétence en construction pour travailler sur le chantier.*»

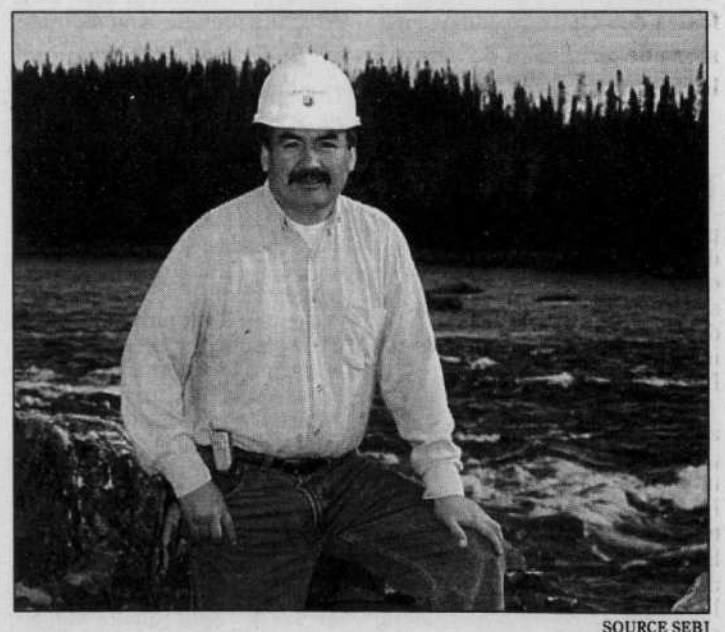
Des quelque 500 Cris qui ont œuvré sur le site de Eastmain-1 depuis le début des travaux de construction (juin 2002) — dont les retombées économiques sont évaluées, à ce jour, à plus de 130 millions de dollars pour les seules régions du Nord-du-Québec et de l'Abitibi-Témiscamingue —, 40 % d'entre eux proviennent de la communauté de Mistissini. Dans l'ensemble, 31 % de l'effectif cri travaille dans le secteur de l'alimentation (principalement à la cafétéria), 23 % sont des bûcherons, 16 % sont des journaliers, et 10 % ont trouvé de l'emploi dans les corps de métiers spécialisés (menuiserie et électricité).

Un seul jardin pour tous

Malgré l'esprit de bonne entente qui semble régner sur le chantier, Johnny Saganash explique que, dans une perspective plus large, des barrières sociales restent à briser. «*On nous fait encore sentir qu'un emploi offert à un Cri est un emploi volé à un Blanc, et ça, ça existe encore aujourd'hui; mais cette façon de voir les choses change pour le mieux avec le temps. Du côté des Blancs,* poursuit-il, *il reste du travail à faire à cet égard, et surtout en ce qui concerne les emplois des échelons supérieurs. On travaille dans le même jardin,* philosophe M. Saganash, *alors mieux vaut travailler ensemble pour le bien de tous.*»

SOURCE SEBJ

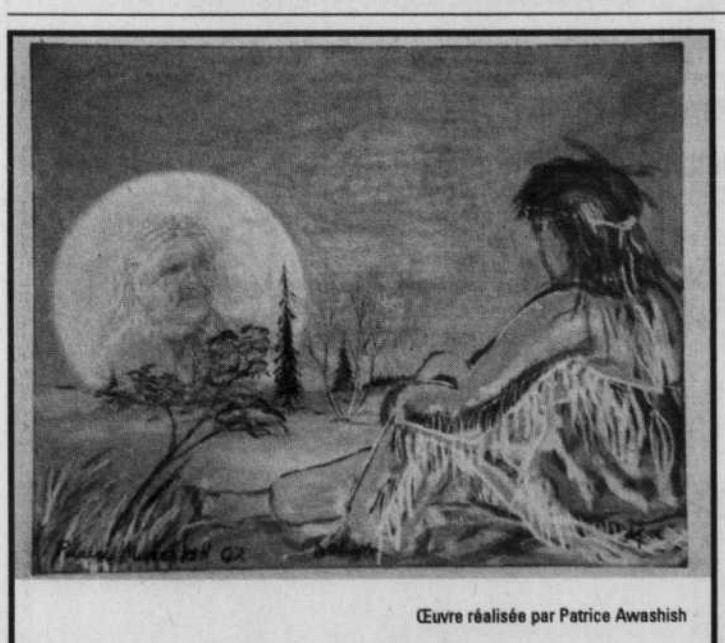
Yves Barrette, directeur des relations publiques à la Société d'énergie de la Baie James (SEBJ), se félicite de la complicité qui s'est créée entre Blancs et Cris sur le chantier d'Eastmain-1.



SOURCE SEBJ

Johnny Saganash, conseiller cri du chantier d'Eastmain-1 et employé d'Hydro-Québec en qualité d'électromécanicien.

PREMIÈRES NATIONS
PRÉSENCE AUTOCHTONE
CE CAHIER SPÉCIAL
EST PUBLIÉ PAR LE DEVOIR
Responsable NORMAND THÉRIAULT
ntheriault@ledevoir.ca
2050, rue de Bleury, 9e étage, Montréal (Québec) H3A 3M9.
Tél.: (514) 985-3333 redaction@ledevoir.com
FAIS CE QUE DOIS



Œuvre réalisée par Patrice Awashish

La **Nation Atikamekw** est fière de participer à la 14e édition du festival Présence autochtone, un événement voué à la promotion et à la mise en valeur des cultures des Premières Nations.

Du 10 au 21 juin prochains, profitez-en pour découvrir les richesses et la culture de la Nation Atikamekw!

Ernest Awashish
Grand Chef de la Nation Atikamekw

Galerie Elca London inc.
ART INUIT
Achat et vente
Chefs-d'œuvre Inuit

1196 Sherbrooke O.
Montréal, Québec H3A 1H6
Tél.: (514) 282-1173

LE CENTRE D'ÉTUDES AMÉRINDIENNES

Le Centre d'études amérindiennes de l'UQAC est une structure officielle unique au Québec. Son originalité réside dans le fait qu'il rempli à la fois des fonctions administratives et pédagogiques. Son mandat concerne la formation des Autochtones, la recherche spécifique à leur culture et la qualité des services offerts aux communautés.

Création de programmes en 2003-2004

- Certificat en formation d'aides enseignants en milieu autochtone;
- Certificat en formation de suppléants en milieu scolaire autochtone;
- Programme court de perfectionnement en français écrit;
- Programme court d'intervention en apprentissage d'une langue autochtone.

Consortium de recherches amérindiennes

Un consortium de recherches amérindiennes existe à l'UQAC depuis 1997. Il établit un partenariat entre l'Université et les communautés autochtones.

Le camp d'initiation scientifique

Camp d'initiation scientifique, édition 10e anniversaire, offert aux élèves autochtones de niveaux secondaires I, II et III.

Une entrevue avec Paul Okalik

Une terre en quête d'appartenance

Les priorités du premier ministre d'un territoire plus vaste que le Québec

Éducation d'abord. Sauvegarde de la langue aussi. Paul Okalik administre au nom de ses 30 000 concitoyens une vaste terre aux 26 communautés où l'entraide s'impose pour rencontrer les objectifs fixés par un gouvernement majoritairement autochtone.

RÉGINALD HARVEY

Le premier avril 1999, le Nunavut, «notre terre» en langue inuktitut, devenait un territoire à la suite de négociations fructueuses entre les Inuits de l'est et du centre de l'Arctique, le gouvernement des Territoires du Nord-Ouest et celui du Canada. Ces immenses espaces forment le un cinquième du pays et sont dotés du plus long littoral au monde, qui se transforme en banquise côtière de quatre à douze mois par année. La superficie du Nunavut dépasse de 25 % celle du Québec.

Tout près de 30 000 habitants vivent sur ces terres et auprès de ces eaux, dont 85 % sont des Inuits. Ils évoluent à l'intérieur de 26 communautés, dont la plus importante, celle de la capitale, Iqaluit, est composée de 6000 personnes, et dont la moins densément peuplée est celle de Bathurst Inlet, qui compte tout au plus quelques dizaines de citoyens. Cette population, dont la moyenne d'âge dépasse à peine les 22 ans, est la plus jeune au pays alors que son taux de croissance de 8 % s'est montré le plus élevé au cours des dernières années.

En quelque sorte, le Nunavut forme aujourd'hui la plus vaste (près de deux millions de kilomètres carrés) et la moins peuplée des provinces du Canada. Depuis 1999, un gouvernement autonome, formé très majoritairement d'élus autochtones, a pris en main les destinées de ce territoire et de sa population. Paul Okalik en est le premier ministre et, désigné par ses pairs députés pour remplir ces fonctions, il s'applique à la tâche de remplir un deuxième mandat depuis mars dernier.

Le chemin parcouru et les obstacles

Invité à dresser une sorte de bilan des aspects à la fois positifs et négatifs qui ressortent des premières années de gouvernance, il fait état dès le départ de ce qui est au centre de ses préoccupations: *«Le premier point positif a été de placer l'éducation comme l'une de nos priorités et le tout a résulté dans l'augmentation du nombre de diplômés au secondaire sur l'ensemble du territoire; on a vu plusieurs étudiants inuits poursuivre des études supérieures au niveau collégial ou universitaire; ces choses-là me semblent positives, mais il nous reste beaucoup de travail à accomplir sur le plan de l'éducation pour rattraper le reste du pays. Toutefois, notre travail commence à porter fruit et à donner des résultats concrets.»*

En contrepartie, des difficultés sont apparues, qu'il résume ainsi: *«Il est évident que nous ne disposons pas d'autant d'infrastructures que dans le sud du Canada. Nous n'avons pas de routes pour supporter l'économie et la mise en place de tels réseaux prendra du temps. De plus, le niveau de scolarité demeure plus bas au Nunavut que dans le reste du pays.»* Là encore, il considère que le gouvernement doit y mettre le temps avant de réduire l'écart avec le reste du pays.

Les défis et l'éducation

Quelques mois après sa réélection, son gouvernement doit s'attaquer en priorité à certains dossiers, dont deux le préoccupent particulièrement: *«On essaie d'éduquer les Inuits pour qu'ils puissent accéder au marché de l'emploi sur le territoire. Dans notre propre gouvernement, seulement 45 % des emplois sont occupés par des Inuits alors qu'ils forment 85 % de la population. Nous aimerions voir cela changer pour que le gouvernement présente un meilleur reflet de la réalité démographique de notre population. On veut simultanément s'assurer que notre langue demeure vivante. Voilà deux défis majeurs à relever dans les prochaines années.»*

M. Okalik sait très bien que la moitié de la population ne possède pas de diplôme d'études secondaires et que le taux de chômage avoisine les 30 % au Nunavut. Pour corriger pareille situation, un coup de barre doit être donné en éducation: *«On a augmenté de façon substantielle le financement pour les élèves qui veulent poursuivre des études supérieures et on leur apporte un support financier. Nous sommes en train de modifier notre système d'éducation pour répondre aux besoins en présence sur notre territoire. Par exemple, si on veut conserver notre langue et son rayonnement, nous devons nous assurer que le matériel pédagogique et les enseignants sont mis à contribution et apportent leur appui dans l'atteinte de cet objectif; c'est un des aspects sur lesquels on travaille. Il faut aussi que le curriculum respecte notre environnement; ainsi, c'est intéressant d'effectuer des apprentissages sur les arbres, mais s'il n'y en a pas sur nos terres, ça n'a pas de sens. Il faut donc adapter ce curriculum à notre environnement pour mettre notamment en place des programmes de science. Nous essayons d'introduire cette approche, mais cela demande du temps.»*

JIM YOUNG REUTERS

Paul Okalik, premier ministre du Nunavut.

La prise en charge économique

En parallèle avec le dossier de l'éducation, le gouvernement fait progresser avec un soin particulier celui du développement économique. Il se félicite de certains acquis mais déplore certaines lacunes à ce sujet: *«Il y a des secteurs d'activité qui émergent comme, par exemple, l'exploration minière à travers le territoire. Certaines compagnies s'intéressent aux diamants et à l'or; on aimerait qu'il y en ait davantage qui montrent de l'intérêt. Il pourrait s'ouvrir des mines mais, encore là, on n'en profiterait pas beaucoup, parce que la majeure partie des revenus s'envolerait vers Ottawa, vers le gouvernement fédéral.»* Selon lui, rien n'empêche que des emplois soient de la sorte créés.

Il en va de même pour les pêcheries: *«Il y a une industrie des pêches en émergence et vigoureuse sur nos eaux, mais tous les quotas, toutes les allocations commerciales sont versés à des compagnies qui sont situées dans le sud, même si on pourrait profiter de ces opportunités d'emploi sur notre territoire. Il serait intéressant de corriger ces situations afin que nos ressources territoriales profitent à notre économie.»* Le tourisme et le domaine artistique et artisanal représentent également des secteurs en phase d'évolution sur le plan économique: *«On voit de plus en plus de touristes internationaux, mais on ne voit pas encore beaucoup de visiteurs en provenance du Canada»*, fait-il observer.

D'autres nations autochtones revendiquent toujours des droits territoriaux sur certaines parties du Nunavut depuis que celles-ci leur ont été reconnues. Paul Okalik, avocat de formation, fait le point sur cette question: *«C'est un long processus, mais on est généralement solidaires sur les questions territoriales parce qu'il existe des pratiques et des usages traditionnels rattachés à ces régions. C'est un dossier qui requiert beaucoup de temps, à l'instar de toute négociation. Toutes les parties doivent se mettre d'accord sur une entente qui va refléter les priorités de chacun. On fait preuve de solidarité dans nos efforts pour trouver une solution, tout en ne perdant pas de vue nos intérêts à long terme.»*

Le monde nordique

Il existe depuis quelques années une organisation circumpolaire qui réunit les nations autochtones du Nord (Alaska, Canada, Groenland, Russie) autour de problématiques communes. Paul Okalik se félicite de cette initiative: *«On est très favorable à ce regroupement. Le siège social de la Inuit Circumpolar Conference est logé dans l'un de nos bâtiments; on leur procure ces installations de base gratuitement. Pour soutenir nos efforts de solidarité, je me rendrai au Groenland plus tard à la fin du mois pour consolider les liens avec les Inuits de là-bas. J'ai aussi voyagé en Australie pour rencontrer les leaders autochtones de ce pays.»*

Les nations circumpolaires profitent de tels échanges: *«On bâtit à partir de nos domaines d'expertise respectifs afin de nous entraider. À long terme, ça peut servir à régler nos problèmes.»*

Makivik

Grands et terrifiants défis pour les populations nordiques

De plus en plus, les populations vivant dans le Grand Nord sont confrontées aux défis que nous leur imposons bien malgré nous. Non seulement sont-elles victimes de la pollution que nous générons, mais elles ressentent déjà les effets néfastes des changements climatiques que produisent nos émissions de gaz à effet de serre. En fait, le Grand Nord constitue le baromètre de ce que nous réserve l'avenir.

CLAUDE LAFLEUR

Les populations d'Inuits ne cessent de se développer et de prospérer, preuve de leur extraordinaire capacité à s'adapter aux conditions rigoureuses. Songeons simplement au fait que, en l'espace de deux générations à peine, bon nombre d'entre eux sont passés de l'«âge de l'igloo» à celui d'Internet!

Au Canada, les Inuits (autrefois appelés Esquimaux) occupent principalement deux vastes territoires: le Nunavik et le Nunavut. Le premier, situé au nord du 55e parallèle, représente le tiers du territoire du Québec. Il compte 10 000 résidants qui vivent dans 15 villages répartis le long des côtes de la baie d'Ungava, du détroit et de la baie d'Hudson. Quant au Nunavut, c'est la partie la plus nordique du Canada. Comprenant les îles d'Ellesmere et de Baffin, ce territoire se trouve «au-dessus» de la Saskatchewan, du Manitoba, de l'Ontario et du Québec, et s'étend jusqu'au pôle Nord. Il est habité par 29 000 Inuits répartis dans 26 collectivités. Ces territoires recèlent une population jeune puisque que 60 % ont moins de 25 ans, soit le double de ce qu'on observe ailleurs au Canada.

Les Inuits vivent dans des localités isolées puisqu'aucune route ne les relie entre elles. Seul le transport aérien dessert ces collectivités à l'année longue, le transport maritime n'étant possible qu'en été et en automne. Au quotidien, la motoneige est le principal mode de transport. Bon nombre d'Inuits conservent néanmoins un mode de vie traditionnel, basé sur la chasse et la pêche. Ils sont par conséquent témoins des changements climatiques survenus ces dernières années.

«Notre population inuite connaît une belle croissance car, depuis les derniers 20 ans, elle a doublé, indique Lisa Koperqualuk, agente de communication pour la Société Makivik. *Je crois que la tendance va continuer. Nous vivons une existence collective où nous partageons tout. L'important pour nous, ce sont les liens qui unissent chaque communauté et les communautés entre elles. Nous nous voyons donc comme un peuple uni...»*

Société de chasseurs

Le grand défi immédiat pour chaque communauté est de trouver de l'emploi pour tout le monde. Mme Koperqualuk indique que, si bon nombre d'Inuits vivent toujours selon un mode traditionnel — *«nous nous considérons toujours comme une société de chasseurs»*, dit-elle —, de plus en plus de jeunes sont scolarisés et ont par conséquent besoin d'emplois rémunérés.

Elle raconte aussi que les Inuits du Nunavik sont confrontés à des problématiques qui s'apparentent aux nôtres. Notamment, les communautés vivent selon un mode démocratique. Toutefois, comme ici, les femmes éprouvent de la difficulté à prendre leur place et à se faire entendre, puisque la grande majorité des postes électifs sont occupés par des hommes. *«C'est un défi qui doit être relevé par les femmes,* dit-elle, *parce que leurs voix sont toujours moins entendues.»*

Le grand défi immédiat pour chaque communauté est de trouver de l'emploi pour tout le monde

D'autre part, comme au Québec d'avant la Révolution tranquille, la religion (protestante) impose un joug dont il faudrait bien se libérer. *«Dans les petites communautés,* explique Mme Koperqualuk, *il y a de petits groupes d'Inuits qui appliquent la religion avec ferveur, de sorte que le reste de la population se sent obligé de faire la même chose. N'oublions pas que, dans notre société, si on n'est pas accepté, on est rejeté! Il est donc difficile de dévier des normes créées par ces petits groupes...»*

Elle relate enfin que la belle tradition du partage — où tout est mis en commun, y compris la nourriture, les effets personnels et maintenant les salaires — a pour inconvénient qu'il est difficile pour un individu de mettre de l'argent de côté en vue de réaliser un projet ou de se préparer une éventuelle retraite.

Des changements climatiques... désastreux

Le Nunavik, qui occupe le Nord du Québec, commence à ressentir les effets des changements climatiques. Toutefois, selon Mme Koperqualuk, la situation s'apparente à ce que nous vivons. *«Certaines années, nous avons l'impression d'observer des changements climatiques, mais c'est différent d'une année à l'autre. Par exemple, cette année, nous connaissons un long printemps et la glace fond lentement. C'est un printemps froid, comme chez vous!»* Elle indique par contre que les rivières, les lacs et la mer gèlent de plus en plus tardivement et qu'il faut par conséquent vérifier soigneusement l'état des glaces avant de s'y aventurer pour voyager.

La situation est par contre totalement différente pour les habitants du Nunavut, le «Grand Nord» canadien, puisque ceux-ci subissent déjà au quotidien les conséquences du réchauffement de la planète. C'est ce que rapporte Sheila Watt-Cloutier, présidente de la Conférence circumpolaire des Inuits, un organisme qui représente les intérêts des 155 000 Inuits vivant dans le cercle polaire au Canada, en Alaska, au Groenland et en Russie. *«L'Arctique est le baromètre de la planète,* dit-elle, *même les Nations unies le reconnaissent. Nous sommes le système d'alarme pour toute la planète.»*

Neige et glace... fondues

Mme Watt-Cloutier explique que ceux qu'elle représente sont des chasseurs qui vivent depuis des millénaires dans une culture basée sur la neige et les glaces. *«Or, ces gens, très près de la nature, observent que des changements sont survenus très rapidement ces dernières années. Il y a maintenant des endroits dans l'Arctique où ça ne gèle jamais plus,* dit-elle. *Il faut voir que, durant des millénaires, nos chasseurs ont emprunté les mêmes routes et chassaient en certains endroits selon la période de l'année, alors que maintenant, depuis quelques années à peine, ce n'est plus possible.»*

Elle relate en outre qu'il se produit de plus en plus d'accidents graves — des noyades ou des blessures sévères — parce que la nature du terrain change du tout au tout. *«En certains endroits,* note-t-elle, *la glace peut paraître solide, mais elle ne l'est pas parce que le sol se réchauffe par en dessous... Certains ruisseaux qu'on enjambait autrefois sans problème sont maintenant des torrents infranchissables à cause de la fonte des glaciers... De surcroît, les conditions météo deviennent imprévisibles et les enseignements de nos ancêtres ne s'appliquent plus... Nos chasseurs doivent donc modifier leurs façons de chasser et les routes qu'ils empruntent depuis des millénaires!»*

Tout cela a pour effet non seulement de compliquer la subsistance des populations inuites, mais commence même à créer une certaine famine, entre autres parce que la saison de chasse est de plus en plus courte.

Mort annoncée de l'ours

Évidemment, les populations animales en sont également gravement affectées. *«L'un des animaux que tout le monde connaît bien — puisque le monde apprécie nettement mieux notre faune que nous-mêmes, Inuits! — est l'ours polaire,* lance Mme Watt-Cloutier. *Or, ceux-ci ont de plus en plus de difficulté à s'alimenter, ils sont maigres, affamés et deviennent dangereux lorsqu'ils rôdent autour de nos communautés.»*

«Nous ne parlons donc pas d'inconfort, mais bien d'une question de vie... et même de mort!», lance-t-elle. En fait, selon une très importante étude scientifique qui sera divulguée en novembre prochain, tout indique que les populations d'ours et de plusieurs mammifères marins seront décimées d'ici peu.

«Si le monde continue de faire ce qu'il fait, c'est-à-dire d'émettre quantité de gaz à effet de serre, l'étude scientifique prédit que, d'ici une cinquantaine d'années seulement, les ours polaires auront disparu parce qu'il n'y aura plus de glace, rapporte Sheila Watt-Cloutier. *Or, l'extinction des ours et de plusieurs mammifères marins signifiera pour nous, Inuits, la disparition de notre mode de vie traditionnel. Voilà la réalité à laquelle nous sommes confrontés!»*

14e édition

PRÉSENCE AUTOCHTONE à Montréal

du 10 au 21 juin 2004

TERRES EN VUES
LAND InSIGHTS

Destins croisés

Concert de la Journée nationale
des peuples autochtones

Lundi, 21 juin 2004 à 20 h

40 ans **Théâtre Maisonneuve**
Place des Arts
Québec

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin, chef d'orchestre
Minda Forcier, soprano
Tara-Louise Montour, violoniste
Kontirennotatie, choeur de femmes mohawks
Bob Bourdon, chanteur mi'gmaq

Blues, Blanc, Rouge

Le grand spectacle annuel
du festival Présence autochtone

Samedi, 19 juin à 20 h 30
(ouverture des portes et 19 h 30)

Direction musicale Normand Guilbeault

au Lion d'Or, 1676, rue Ontario Est
à la billeterie Articulée 514_844_2172

Avec Richard Desjardins et les musiciens de Kanasuta,
Taïma, Forestare, Brian André et Gilles Sioui

Manikashuna
Arts, métiers, traditions

Site extérieur, parc Émilie-Gamelin

Du 17 au 20 juin

intersection Sainte-Catherine / Berri, métro Berri-UQAM

De 12 h à 22 h, jeudi, vendredi, samedi et de 12 h
à 17 h le dimanche

MYTHOLOGIES fondatrices
gravures et sculptures inuit

Du 10 juin au 14 août

Bibliothèque nationale du Québec,
1700, rue Saint-Denis à Montréal.

11 jours de cinéma des Premières Nations

cinéma ONF 1564, rue Saint-Denis

Totem : the Return of the G'psogolox Pole
Gil Cardinal (Canada 2003)

Whispering in our heart
de Mitch Torres (Australie 2002)

www.nativelynx.qc.ca
INFO FESTIVAL 514 963.VUES

Canada Québec Montréal

ONF NFB · 88.5 · LE DEVOIR · CIBL · montrealplus.ca · Hydro Québec